

Préface

François BÆSPFLUG

Professeur d'histoire des religions à l'Université de Strasbourg

La « jeune recherche » n'a pas froid aux yeux. Elle s'attaque parfois à des sujets réputés difficiles entre tous, comme c'est le cas ici, dans le volume que le lecteur tient en main, celui des actes du colloque qui s'est tenu à l'Institut National d'Histoire de l'Art en janvier 2008 et dont j'ai eu le plaisir et l'honneur de présider une séance.

Il paraît très heureux que ces actes soient publiés, pour plusieurs raisons. J'en vois au moins trois. D'abord eu égard au thème, dont le choix est déjà très judicieux dans la mesure où il procède de la conscience vive d'une nécessaire confrontation, là où d'autres générations de chercheurs ou d'autres milieux, plus précautionneux, ou plus inhibés, comme l'on préférera dire, ont botté en touche et usé d'esquive. Ensuite, parce que les contributions rassemblées dans le volume, que Mélanie Adda dans son Introduction présente avec clarté, fidélité et sagacité, sont d'une richesse qui établit, si besoin en était, que « le mérite n'attend pas le nombre des années ». Enfin, parce que, crise ou pas, la responsabilité des éditeurs n'est pas seulement de faire connaître les derniers écrits des auteurs déjà confirmés, mais aussi de donner leur chance à des plumes débutantes, dont le nom n'est pas encore un sésame dans les maisons d'édition. Il n'y a d'ailleurs pas de criant favoritisme, en l'occurrence : ces textes méritaient publication, ce soit dit sans paternalisme aucun. On est même étonné du degré de maturité des copies et de la hauteur du niveau de réflexion où elles se tiennent. La générosité de l'éditeur a répondu à la magnanimité du thème, à l'audace et au professionnalisme des auteurs : on ne peut que s'en réjouir.

Le problème abordé n'était pourtant pas des plus simples. Et il fallait même une bonne dose d'intrépidité avec une touche d'audace (voire d'inconscience : *felix culpa* !) pour se fixer comme objectif de rôder

autour de deux questions sur lesquelles bien des universitaires se sont cassé les dents : comment définir un « texte sacré », en quoi consiste la sacralité d'un texte ? Quelle sorte de rapport les arts et les sciences entretiennent-ils avec les textes sacrés ?

Sur chacun de ces deux points, cependant, des éléments de réflexion et des précisions sont apportés, qui justifient entièrement l'existence de ce volume. Je pourrais l'établir, avec force arguments. Mais comme les meilleures préfaces ont ceci de commun avec les meilleures plaisanteries que ce sont parfois les plus courtes, je me contente de le suggérer sur le premier point seulement, par quelques réflexions livrées au fil de la plume.

S'agissant de l'idée même de « texte sacré », il s'avère en effet, au terme du parcours, que la notion n'est pas si « fuyante » qu'on le croirait. La lecture de ce volume donne utilement à penser à ce propos. Plusieurs critères sont tour à tour évoqués et testés, permettant de distinguer les textes sacrés de ceux qui ne le sont pas. J'en retiendrai surtout trois, qui sont récurrents dans les articles de ce volume et paraissent opérants. D'abord un critère empirique, l'ancienneté, qui confère une qualité de « vénérabilité » faisant office de seuil (manière de condition *sine qua non* : un texte de rédaction récente ne semble pas pouvoir accéder à la qualité de « texte sacré » ; mais un texte très ancien n'est pas forcément sacré pour autant). Puis le caractère « mythique », caractéristique littéraire cette fois, qui suppose que le texte en question se déploie dans un espace et un temps spéciaux et fasse intervenir des acteurs eux-mêmes exceptionnels (les textes purement descriptifs ou fonctionnels ou historiques, par conséquent, ne feront pas de bons candidats ; mais de nouveau, ce critère ne suffit pas, car les contes de Perrault ou les fables de La Fontaine ne sont pas tenus pour sacrés...). Et enfin la « canonicité », ou le caractère reconnu comme fondateur du texte pour une pratique sociale et/ou religieuse, la vie d'une communauté, une culture ou un aspect de la culture (ce qui revient à dire que l'accès à la qualité de « sacré », pour un texte, passe par de complexes phénomènes de « réception » au sens fort, parfois juridique, que ce terme revêt quand il désigne un processus constitutif d'une tradition). Au total, on pourrait donc se risquer à proposer sinon une définition de l'expression « texte sacré », du moins une expression concurrente, faisant office de synonymie éclairante : « est sacré un texte mythique, vénérable et fondateur ». Sans doute aurait-on pu songer à

faire plus que d'évoquer, et à élaborer conceptuellement d'autres caractères, ou les mêmes mais en d'autres termes : fécondité (un texte sacré est souvent source d'inspiration et suscite de la création artistique), richesse sémantique et symbolique (qui l'ouvre au commentaire), capacité de retentissement sous d'autres cieux (qui le rend apte à la traduction et à l'inculturation).

Mais le propos du colloque n'était pas conceptuel, et le préfacier doit donc se garder de tout délire spéculatif... En revanche, il fera observer pour finir le paradoxe de ce collectif, tout entier parcouru par l'effort pour repenser la sacralité du texte sans avoir recours (ou peu) à l'arsenal terminologique de la théologie : effort un peu surprenant, puisque la plupart des interventions portent sur la Bible. Pourquoi se l'être imposé ? N'était-ce pas artificiel ? On nous pardonnera de risquer une exégèse de cette étrangeté, qui nous a en effet donné à penser.

Nous proposons d'y voir d'abord la trace en creux d'un scrupule épistémologique, pour ne pas sortir des méthodes spécifiques de l'histoire et de la littérature comparée. Peut-être aussi fut-ce en vue de l'avenir, pour que la démarche entamée reste ouverte à l'universel et évite de se condamner d'emblée à devenir sourde vis-à-vis des textes sacrés des civilisations qui ne sont pas tributaires de catégories trop marquées par les monothéismes abrahamiques ou le védisme – auquel cas l'on sera justifié de détecter l'ambition d'une suite chez ces « jeunes chercheurs », ce qui paraît à la fois légitime et prometteur. Mais l'on peut subodorer encore plus, peut-être, le rôle majeur du plaisir de redécouvrir à frais nouveaux ce que recouvrent des vocables dont la charge de sens a été comme usée à force d'être répétés des siècles durant. Cette dernière hypothèse pourrait expliquer, mieux que l'âge des auteurs, pourquoi l'on respire dans ce volume un peu de cette fraîcheur qui accompagne les retrouvailles avec l'immémorial par des voies détournées...